

2006

Conclusion: «La grâce des deux Testaments» dans la lignée de l'apôtre Paul

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

(2006). Conclusion: «La grâce des deux Testaments» dans la lignée de l'apôtre Paul. *Mémoire Spiritaine*, 24 (24). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol24/iss24/12>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

Conclusion

« La grâce des deux Testaments » dans la lignée de l'apôtre Paul

Nous avons essayé de montrer tout au long de ce numéro¹ que la « conversion » de Jacob Libermann s'était sans doute jouée autour de la quête du Messie, finalement reconnu en Jésus à la suite d'une grâce illuminative survenue après que le jeune homme, ne croyant plus guère qu'au Dieu des philosophes, se soit « retourné » dans une fervente invocation vers le Dieu de ses pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Qu'était ensuite devenu le juif en lui ? Avait-il aussi complètement disparu à Saint-Sulpice que l'affirmait, par exemple, la thèse de Michael Cahill² ? Pour répondre à cette question, il faut se souvenir du contexte ecclésial des relations judéo-chrétiennes de l'époque. Les paroles que l'on trouvait dans le rituel du baptême pour les catéchumènes venus du judaïsme sont très claires, et Libermann les avaient entendues et acceptées :

1. Dont nous rappelons qu'il est extrait de notre thèse sur Libermann et reprend un chapitre de la deuxième partie intitulée *Le livre de l'Exode*.

2. M. CAHILL, *Libermann's Commentary on John. An Investigation of the Rabbinical and French School Influences*, Thèse présentée pour le doctorat en science théologique (directeur : Charles Perrot), Paris, Institut catholique, UER de Théologie et de Sciences religieuses, 1985, t. I : xv + 298 p. ; t. II : 93 p. Elle a été publiée anastatiquement, les deux tomes à la suite en un seul volume, avec pagination d'origine : Michael CAHILL, *Francis Libermann's Commentary on the Gospel of St John. An investigation of the Rabbinical and French School Influences*, Dublin and London, Paraclete Press, XXII-298 p + 93 p. (Studies in the Spiritan Tradition, 1).

« — Renoncez-vous à l'endurcissement et à l'aveuglement des Juifs, qui n'ont pas voulu reconnoître notre Seigneur Jésus-Christ ?

R). J'y renonce. [...]

— Croyez-vous qu'il [« ce divin Sauveur »] a abrogé par sa mort les cérémonies de la Loi de Moïse, et qu'elles sont tellement abolies, qu'on ne peut plus les observer sans péché ?

R). Je le crois³. »

À un jeune juif converti, M. Libman, Libermann rappelle, en 1850, les règles strictes imposées alors par l'Église :

« Il est certain qu'en conscience vous ne pouvez pas prendre part aux cérémonies du judaïsme. Prendre part aux prières de la Synagogue [*ici mot écrit en hébreu*] sont tous désormais actes défendus à un chrétien⁴. »

En revanche, Libermann vit la continuité de la Parole de Dieu d'un Testament à l'autre en persistant toute sa vie à se référer à sa Bible hébraïque et même au Talmud⁵, depuis Saint-Sulpice jusqu'à la fin de sa vie.

L'abbé Perrée, de Marseille, était à Issy en 1836. De Libermann, il écrit :

« Il passait surtout pour très habile dans les antiquités hébraïques et tout ce qui concerne l'Écriture Sainte : les directeurs de Saint-Sulpice eux-mêmes le consultaient plus d'une fois là-dessus ou nous renvoyaient à ses lumières⁶. » Le même et sur la même période, dira pour le procès de béatification : « Il nous expliquait admirablement la Sainte-Écriture, même pour le sens littéral et nous donnait souvent des explications tirées d'une connaissance approfondie de l'hébreu et des explications rabbiniques⁷. »

3. *RITUALE PARIENSE auctoritate Illustrissimi et Reverendissimi in Christo Patris et Domini D. Hyacinthi-Ludovici DE QUELEN parisiensis Archiepiscopi editum*, Paris, Le Clère et C^{ie}, Rue Cassette, n° 29, 1839, p. 70-71. Nous n'avons pas pu consulter le rituel précédent en vigueur lors du baptême de Libermann en 1826, mais il est peu probable que sur ce point il y ait eu des changements notables.

4. À M. Libman. « Paris, le 3 septembre 1850 » : *ND*, XII, p. 361.

5. C'est nous qui soulignons – par les italiques dans – dans certains témoignages. M. Cahill (cf. l'Introduction) a-t-il fait la recension de tous ces témoignages qui montrent que Libermann a continué toute sa vie à lire sa bible en hébreu : est-il pensable alors que l'océan de l'École française ait supprimé toute trace de sa culture juive ?

6. Lettre de Marseille, 9 juillet 1853 : *ND*, I, p. 306.

7. Arch. CSSp : 12-B-V, 14, « Observations sur le questionnaire dans la Cause du Serviteur de Dieu le R. P. F. M. P. Libermann ». *ND*, I, p. 307.

Pour une autre période de sa vie – chez les eudistes, à Rennes, même témoignage de la part d'un ancien novice de Libermann, alors prêtre depuis plus de dix ans, René Poirier (1802-1878), qui deviendra évêque de Roseau en Haïti :

« Tous les soirs c'était notre usage de ne parler que sur l'Écriture Sainte. Chacun citait à son tour un texte et l'expliquait de son mieux d'après les études qu'il avait faites. C'était là que brillaient la science et la piété du P. Libermann. Sa grande connaissance de la langue hébraïque, des traditions et des coutumes des Juifs le mettaient en état de nous donner des explications pleines d'intérêt⁸. »

À Rome, où il rencontre Libermann en 1840, le futur chanoine de Vannes, Le Joubioux, décrit :

« Sur sa table, on voyait un crucifix, *la bible en hébreu*, le *Nouveau Testament* et l'*Imitation de Jésus-Christ* : c'était toute sa bibliothèque, c'est là qu'il a composé son commentaire sur l'Évangile selon saint Jean⁹. »

Lorsque la société du Saint-Cœur de Marie est lancée, son neveu, François-Xavier Libermann, fait les mêmes constatations :

« Je sais qu'il était fort versé dans la connaissance de l'hébreu et du Thalmud : je l'ai appris de la bouche de mon père, et mon oncle lui-même me l'a parfois fait entendre. À La Neuville, *j'ai vu habituellement une bible hébraïque dans sa chambre*¹⁰. »

Un prêtre habitué du diocèse d'Amiens, M. Delucheux, qui fut élève à Saint-Sulpice, dans une lettre du 14 janvier 1877, nous donne une perle au milieu d'un fatras de considérations échevelées :

« Vous ai-je dit qu'au faubourg Noyon [où Libermann déménagea le 24 avril 1847], le cher Vénérable me disait le soir, après souper, dans sa chambre : “ Voilà ma bible en hébreu ; je lis cela comme la Gazette, grâce à mon judaïsme. Ce qui m'a converti, c'est que j'ai reconnu qu'Israël a été infidèle, tant qu'il a été la vraie religion, étant

8. Lettre de Port-d'Espagne (Trinidad), 8 décembre 1858 : *ND*, I, p. 345-346.

9. Témoignage de Mgr Le Joubioux, chanoine titulaire de Vannes : « Vannes, le 25 septembre 1874 », *ND*, II, p. 97.

10. *Processus ordinarius in Causa Beatificationis et canonizationis Servi Dei Francisci-Mariae-Pauli Libermann...*, Déposition à la Session XXV, 4 mars 1869, p. 543. C'est nous qui soulignons.

tenté à l'idolâtrie par Satan. Mais depuis qu'il est faux, il est fidèle. Satan l'endort dans l'erreur." Rien n'est plus juste et plus logique ¹¹. »

Dernier témoignage enfin, de la part d'un étudiant de Notre-Dame du Gard où Libermann fait un séjour prolongé, quelques mois avant sa mort :

« Un jour que nous prenions notre récréation sous la belle charmille du Gard, j'eus, quoique des plus jeunes, le courage, à l'occasion de causeries théologiques, de lui demander si, parmi les ministres protestants et les rabbins [*sic*], il pouvait y en avoir qui fussent dans la bonne foi. - Oui, répondit-il sans hésiter, et plus qu'on ne pense. L'effet produit sur moi par cette affirmation si catégorique, fut de changer, à l'instant, en une vraie compassion, l'indignation que je nourrissais contre les ministres de l'erreur ¹². »

Bien entendu, en disant cela, Libermann ne pouvait que penser à son père, le rabbin de Saverne, et à d'autres, sans doute... Cette certitude sans hésitation qui l'habitait en 1850 montrait qu'il avait fait sa « synthèse personnelle » sur son propre passage du judaïsme au christianisme. Il me semble que *cette synthèse et cet équilibre vital lui sont venus de la lecture qu'il a faite de sa propre vie et de sa vocation missionnaire à la lumière de la vie et de la vocation de l'apôtre Paul*.

Dans un précédent numéro de *Mémoire Spiritaine*, nous avons montré que le premier texte missionnaire connu de Libermann était celui d'une *lettre à M. Féret*, écrite le 15 décembre 1839, depuis Lyon, alors qu'il se rend à Rome au nom de l'Œuvre des Noirs ¹³. Nous l'avons longuement analysée ¹⁴ et avons démontré qu'en défendant avec passion la vocation aux Nègres de M. de la Brunière, à partir de l'exemple de l'apôtre des gentils – le « grand saint Paul » –, c'est son propre itinéraire de juif passé au Christ et sa propre vocation missionnaire que Libermann défendait.

Plusieurs témoignages portant sur les années de Rennes et les semaines qui ont précédé son choix de l'Œuvre des Noirs, en 1839, nous montrent, comme par hasard, un Libermann plongé dans saint Paul. Ainsi, M. Mangot : il faisait

11. Arch. CSSp : 12-B-IX. Reproduit en note par ND, I, p. 98-99.

12. Lettre du 5 mai 1893, Arch. CSSp : 14-A-V. ND, *Compléments*, p. 181-182.

13. Texte de cette lettre : LS, II, p. 307-318. À compléter pour quelques lignes ou mots non reproduits dans les LS, par ND, I, p. 673-674.

14. Paul COULON, « Libermann chez Frédéric Ozanam, en décembre 1839 : l'embellie de Lyon ou la grâce de Fourvière », *Mémoire Spiritaine*, n° 6, deuxième semestre 1997, p. 7-36 (analyse de la lettre : p. 22-31).

partie de ces jeunes aspirants eudistes étudiant à Issy et partis à Rennes en même temps que Libermann pour faire leur noviciat avec lui, et il témoigne :

« En récréation, il nous édifiait par ses considérations sur saint Paul, qu'il nous représentait comme n'écrivant pas une ligne de ses lettres sans avoir l'œil fixé sur le divin Maître. Il ajoutait que l'humanité sainte de Notre-Seigneur devait être le modèle de tous les chrétiens. Il m'engageait en particulier à lire les épîtres de saint Paul ¹⁵. »

À la fin des vacances d'été, en septembre 1839, sans encore savoir qu'il va bientôt quitter Rennes pour Rome, Libermann passe quelque temps à Issy où il est très attendu par les séminaristes. Le P. Collin se rappelle que, lors d'une « promenade au bois de Fleury » avec Libermann, « sur la prière qu'on lui en fit, il prit son *Novum Testamentum*, se mit à expliquer, pour l'édification de tous, quelques passages de saint Paul ¹⁶. »

Un mois plus tard, en octobre 1839, il écrit une lettre à deux frères, les frères Daniel, qui viennent de passer du judaïsme au christianisme dans des circonstances que nous ne connaissons pas ¹⁷. Lettre précieuse, car, avec celle adressée en 1850 à M. Libman, déjà citée, c'est tout ce qui nous est parvenu d'une correspondance éventuelle comme conseiller spirituel avec d'autres convertis du judaïsme. Comment Libermann parle-t-il aux frères Daniel ? « Je ne crains pas de vous nommer mes frères et mes très chers frères, non pas selon la chair et le sang en Abraham, mais selon l'esprit de Dieu et en Jésus, notre souverain Seigneur, et désormais votre unique amour. » Toute la lettre est ensuite centrée sur la personne de Jésus dans une perspective et avec un vocabulaire entièrement pauliniens, citations implicites – presque toujours chez Libermann –, comme si ce dernier pensait que le langage du converti à Jésus sur le chemin de Damas était le seul à convenir à des néoconvertis du judaïsme :

« Que vos âmes se dilatent dans la douceur, la paix, la joie et la sainteté du saint amour de Jésus. [...] Je ne sais si vous concevez bien ma pensée que je veux exprimer ; car quand on parle de l'amour de Jésus dans les âmes, on ne peut jamais

15. Procès apostolique, déposition du 10 février 1882. *ND*, I, p. 521.

16. « Renseignements recueillis par le P. Delaplace de la bouche du R. P. Collin », « Paris, 16 juillet 1856 » : *ND*, III, p. 365.

17. À « Monsieur Daniel, rue de l'Échiquier, 12, Paris », « Rennes, le 10 octobre 1839 » : *ND*, I, p. 473 + *LS*, II, p. 281-284.

s'expliquer ni se faire comprendre ; car qui a jamais pu comprendre la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de la science, et l'immensité de l'amour de Jésus¹⁸ ? »

Dans le fond, Libermann essaie de développer chez ses correspondants néophytes l'attitude profonde qu'il avait lui-même adoptée à la suite de l'apôtre Paul : « Tous les avantages que j'avais autrefois, je les considère maintenant comme une perte, à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. [...] Une seule chose compte : oubliant ce qui est en arrière, et tendu vers l'avant, je cours vers le but... » (Ph 3 : 8-14.)

L'année à Rome, c'est le bon moment à partir duquel considérer l'itinéraire de Libermann, car c'est à Rome que s'achève en quelque sorte son « enfance », sa « formation », son initiation chrétienne : c'est là qu'il va trouver sa place dans l'Église, sa vocation spécifique, d'une façon telle que son passé juif est intégré dans sa vocation aux gentils. Devant la *Confession* à Saint-Pierre, il médite sur le destin de ces « deux pauvres juifs » que sont les apôtres Pierre et Paul. C'est la première lettre de Paul aux Corinthiens qu'il commente pour Luquet¹⁹. Dans son *Commentaire de S. Jean*, écrit au fil de la plume en attendant que l'horizon ne s'éclaircisse, il contemple à la fois le mystère d'Israël acceptant ou refusant le Christ mais aussi le mystère de sa propre vie et de sa propre vocation aux gentils :

« Les Phariséens rejettent le Sauveur et les gentils le recherchent. Il y a d'abord un sens mystérieux en cela [...] Dieu choisit souvent dans le monde des peuples en particulier, pour leur communiquer des grâces et des dons spéciaux, dans un dessein de miséricorde pour tout ou pour une grande partie du genre humain. Il en est alors comme des hommes isolés que Dieu se forme et qu'il comble de dons spéciaux pour le salut d'un grand nombre de leurs semblables. [...] Ces réflexions méritent de fixer l'attention des hommes que Dieu choisit pour évangéliser, pour sanctifier les peuples²⁰. »

Michael Cahill a souligné avec raison « la signification pour le domaine de la biographie libermannienne » du *Commentaire de S. Jean* écrit pendant

18. Citations : *LS*, II, p. 283-284. Ajoutons que le langage de l'École française est bien présent lui aussi.

19. Rome, le 4 août 1840 : *ND*, II, p. 123-127.

20. *CSJ*, p. 728-734, sur Jn 12 : 20-21 : « ²⁰Erant autem quidam Gentiles, ex his qui ascenderant ut adorarent in die festo. ²¹Hi ergo accesserunt ad Philippum, qui erat a Bethsaida Galilaeae, et rogabant eum, dicentes : Domine, volumus Jesum videre. »

l'année romaine²¹. Alors que Libermann ne sait encore rien de l'issue concrète de cette année, il sait par contre comment Dieu agit dans l'histoire de l'Église comme dans celle des personnes, et que, d'une façon ou d'une autre, cela se produira une fois de plus dans son propre cas. C'est ce que dit son commentaire de la tempête apaisée, dans l'évangile de Jean (6 : 16-21) :

« Notre-Seigneur d'ailleurs leur ordonna de se retirer afin d'opérer en leur faveur ce grand miracle pour augmenter leur foi, et pour leur donner *une image corporelle de ce qui devait leur arriver dans la suite spirituellement et à toute l'Église et à toutes les âmes en particulier*. Jésus les fait embarquer sur une mer orageuse, pendant la nuit la plus obscure de l'âme, ou des persécutions s'il s'agit de l'Église, sans aucune espérance de secours et sans pouvoir arriver à bord ; mais quand Jésus les voit bien embarrassés et bien en peine, il vient à leur secours, au milieu de la mer dont il foule aux pieds les eaux qui veulent submerger ses enfants, et au milieu des vents et des tempêtes, et à peine arrivé auprès d'eux il n'y a plus de tempête et ils sont de suite comme sur une terre ferme où ils marchent *avec assurance et avec paix*²². »

Le passage aux Gentils par sa vocation aux Nègres et son identification à l'apôtre Paul expliquent aussi le profil particulier de Libermann dans la galerie des convertis du judaïsme dans le premier XIX^e siècle. Il faut ne pas avoir regardé de très près cette période ou le cas particulier de Libermann pour affirmer avec Pierre Pierrard :

« Quelques noms dominent le groupe important des “ convertis ” devenus “ convertisseurs ” : le rabbin strasbourgeois David Drach (1791-1865) ; le vénérable François-Marie Libermann²³ (1802-1852) ; les frères Théodore-Marie (1802-1884) et Alphonse-Marie (1812-1884) Ratisbonne, fils d'un riche banquier de Strasbourg, fondateurs des congrégations des Prêtres et des Sœurs de Notre-Dame-de-Sion voués à l'apostolat des juifs [...] ²⁴. »

21. M. CAHILL, *op. cit.*, t. I, p. 297-298.

22. CSJ, p. 274. C'est nous qui soulignons.

23. Si l'on donne plusieurs prénoms, on n'omet surtout pas le troisième : Paul, auquel Libermann était certainement très attaché...

24. Pierre PIERRARD, *Juifs et catholiques français. D'Édouard Drumont à Jacob Kaplan (1886-1994)*, Paris, Le Cerf, 1997, p. 23. Pareille affirmation déjà présente dans l'édition de 1970 n'a pas été corrigée. Il est vrai qu'elle se trouve dans l'introduction de l'ouvrage, vaste panorama fourre-tout résumant tout le début du siècle qui n'est pas le sujet traité...

Cette affirmation de Pierrard, en ce qui concerne Libermann, est entièrement fautive, et c'est en cela qu'il se distingue et de son « catéchète » Drach et des frères Ratisbonne. Alors que ceux-ci, sur les traces de Pierre, se tournaient vers la Synagogue d'où ils venaient, Libermann trouvait sa vocation à la suite de l'apôtre Paul. Les seuls juifs qu'il essaya de « convertir » furent les membres de sa famille proche qui ne l'étaient pas, comme sa demi-sœur Sara, avec laquelle il discute longuement religion à Saverne, en septembre 1836, mais sans beaucoup de succès et à laquelle il promet d'en rester là :

« Le second jour, je touchai encore un point capital ; mais, voyant qu'il n'y avait rien à faire et que je lui faisais de la peine, je la laissai tranquille. je lui demandai de m'écrire et de recevoir de mes lettres. Elle ne voulait pas d'abord ; j'entrevis sa raison et je lui promis de ne jamais lui parler de religion dans ma correspondance ; elle accepta mon offre à cette condition, et me demanda ma première lettre pour la fête des Tabernacles²⁵. »

Qu'à partir du moment où Libermann devient fondateur, quelque chose se passe en lui et donne une dimension nouvelle à sa personnalité – preuve que la chrysalide est enfin devenue papillon –, nous le voyons dans la façon dont il est amené à inventer sa voie en se détachant peu à peu de la tradition sulpicienne d'où il sort. Il s'en explique admirablement à son *alter ego*, M. Le Vavas seur parti missionner à l'île Bourbon, dans une lettre du 10 mars 1844 :

« Quant aux Sulpiciens, ce sont de saintes gens, capables de donner de bons conseils en tout ce qui concerne l'esprit ecclésiastique ; mais pour nos affaires, ce ne sera jamais chez eux qu'il faudra chercher des avis. Il est reconnu et certain qu'ils entendent peu tout ce qui se passe hors de leurs maisons ; ce serait une chose bien extraordinaire qu'ils comprissent et pussent bien juger de ces choses dont ils n'ont aucune expérience et dont ils ne peuvent avoir une idée exacte. Encore une fois, en cela, nous mettons notre confiance en Dieu, consultons-le puisque nous n'avons guère d'autres conseillers pour le moment. C'est l'avis de M. Carbon, qui me dit cela l'an passé²⁶. »

25. À son frère médecin et à sa belle-sœur, à Strasbourg. « Issy, le 23 septembre 1836. » *ND*, I, p. 166-168 et pour le corps du texte, *LS*, I, p. 196-201, citation, p. 199-200.

26. « À Monsieur Le Vavas seur, Missionnaire apostolique, à Saint-Denis, île Bourbon. » « À La Neuville, le 10 mars 1844. » *ND*, VI, p. 118. On remarquera que c'est un sulpicien, M. Carbon, qui convient avec lui de la chose...

Non pas que le vocabulaire et les catégories de l'École française disparaissent complètement, mais l'expérience du fondateur l'amène à modifier ce que le directeur spirituel des années d'*Exode* avait appris à Saint-Sulpice. Cela n'a pas échappé à Yves Krumenacker dans son gros ouvrage de synthèse d'un séminaire de la faculté de théologie de Lyon – réuni autour de lui-même et de Jean Comby –, consacré pendant sept ans à l'école française de spiritualité et auquel j'ai participé moi-même pendant les cinq dernières années. On peut considérer comme très juste les lignes de conclusion des pages consacrées à Libermann :

« Pourtant, après avoir quitté Rennes, Libermann ne fera presque plus d'allusion à Olier ou à Jean Eudes. Ce ne sont pas pour lui des maîtres dont il cherche à devenir le disciple. Ils lui ont simplement permis d'aboutir à une synthèse spirituelle personnelle. Ayant assumé leur pensée, il peut s'en détacher pour se mettre, avec un esprit fidèle au leur, au service des plus pauvres et des plus démunis, les Noirs esclaves ; et tout d'abord en formant les prêtres qui pourront les évangéliser. En effet Libermann, comme beaucoup de béruilliens du XVII^e siècle, a été un formateur de prêtres doté d'une vaste sensibilité apostolique et missionnaire ²⁷. »

Faut-il alors s'étonner que le texte le plus célèbre – à mon avis, à juste titre, car l'essentiel de Libermann y est – soit celui de la lettre à la communauté de Dakar et du Gabon, en date du 19 novembre 1847 ²⁸, *lettre pétrie de la pensée de saint Paul*, offrant une magnifique théologie et spiritualité missionnaires à l'imitation du Christ Serviteur. Il y définit l'attitude fondamentale de la mission en acte. Toute la lettre contient une multitude de parallélismes avec les lettres de saint Paul. Mais, dans la dernière partie, nous pouvons repérer une *structure particulièrement saisissante* : la même que celle du texte de saint Paul dans **Philippiens 2 : 5-11**. Il s'agit du *mouvement même de la Kénose* dans l'hymne paulinienne, que le texte libermannien épouse point par point. La mission se trouve, du coup, définie par ce qui sous-tend la pensée de saint Paul lui-même, c'est-à-dire le *chant du Serviteur* d'Isaïe 52 : 13 à 53 : 12. Dans le missionnaire, on ne peut trouver d'autres « dispositions » que celles « que l'on doit avoir dans le Christ Jésus, Lui qui... » (*Ph 2 : 5*).

27. Yves KRUMENACKER, *L'école française de spiritualité. Des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*, Paris, Le Cerf, 1998, p. 598.

28. Cf. Paul COULON, « "Faites-vous nègres avec les nègres" ou la stratégie missionnaire d'un mystique (1847) » p. 489-546, in : P. COULON, P. BRASSEUR, *Libermann..., op. cit.*

Cette vision de la mission s'inscrit dans diverses traditions dont Libermann est l'héritier. Il relit saint Paul dans la ligne sulpicienne de M. Olier, lui-même disciple de Bérulle pour qui l'*exinanition* (kénose) et la *servitude* sont au cœur du mystère de l'Incarnation. Aux origines des Missionnaires du Saint Cœur de Marie, à travers ses tout premiers membres, on retrouve le même esprit : Tisserant, lui-même d'ascendance haïtienne et donc africaine, veut être « entièrement l'esclave des anciens esclaves » ; Mgr Truffet, premier vicaire apostolique de Dakar, disait des Africains : « Trop longtemps, ils ont été esclaves. C'est à leur tour d'être servis, et à nous d'être leurs serviteurs. » Il y a aussi l'horizon de la grande tradition missionnaire : grâce à son ami Luquet (1810-1858), des Missions étrangères de Paris, Libermann a découvert les *Instructions* de la S. C. Propagande de 1659 avec leurs consignes disant équivalement : « Faites-vous chinois avec les Chinois ».

Quelques mois avant sa mort, Libermann écrit à un jeune missionnaire débarquant à Grand-Bassam, M. Lairé : « Ce peuple africain n'a pas besoin et ne sera pas converti par les efforts de missionnaires habiles et capables : c'est la sainteté et le sacrifice de ses Pères qui doivent le sauver²⁹. » Être saint et être missionnaire, c'est la même chose : c'est entrer dans le mouvement de l'*agapè* trinitaire. Libermann, loin de concevoir la mission comme un *dé-paiement exotique* (sortir « de chez-soi »), la présente comme un *dépassement kénotique* (sortir « de soi »).

Le petit juif de Saverne a revécu dans son corps et dans son âme toute l'histoire de son peuple : en lui, fils d'Israël ayant revêtu le Christ, le Dieu de l'Alliance se révèle Lumière des Nations. Et si Libermann reste un maître, c'est qu'il fut d'abord un disciple et un témoin passionné. Il n'a jamais réduit l'aventure missionnaire à une stratégie de conquête, sa politique missionnaire fut d'abord une mystique. « L'intérêt, la question, l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance » (Péguy). Libermann n'a rien fait d'autre que de prendre au sérieux le mouvement même du salut à l'imitation du Serviteur : « aller jusqu'au bout » (Jn 13, 1) du Dieu de Jésus-Christ, passer du Très-Haut au Très-Bas...

29. À M. Lairé. Paris, le 8 mai 1851. ND, XIII, p. 143. Lettre analysée longuement dans *Mémoire Spiritaine*, n° 2, novembre 1995 : Paul COULON, « L'évangélisation de la Côte d'Ivoire : préhistoire spiritaine d'un Centenaire » [Présentation et analyse de la correspondance Libermann/Lairé en 1851], p. 100-127.